

ne sont pas authentiques ou du moins on ne peut pas en établir l'authenticité. Nous relèverons seulement les détails du récit de Moïse dont les monuments figurés et l'épigraphie égyptienne démontrent l'exactitude et la véracité.

1847, p. 530; Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, t. II, p. 601, note 3. Voici l'extrait d'une lettre que m'a écrite du Caire M. l'abbé Ancessi, le 8 février 1869 : « Il existe au vieux Caire, — c'est l'ancien Masr, la vieille ville sur les bords du Nil, — un antique monument en ruines que l'on appelle vulgairement le Grenier de Joseph. Faut-il le rapporter au fils de Jacob, ou bien, comme le puits de la citadelle, le Bear Joseph, doit-il être attribué à Jusef Saladin? Je l'ignore; mais ce qui me paraît incontestable, c'est qu'en tous cas Saladin a été depuis longtemps oublié, et les deux œuvres d'art dont je vous parle sont adjugées par le peuple au seul Joseph dont il ait conservé le souvenir, c'est-à-dire le fils de Jacob. — Il y a aussi un canal qui porte le nom de Joseph, c'est le fameux Bahr Jusef. Ce canal conduit les eaux du Nil dans le bassin du Fayoum. Il est attribué au fils de Jacob qui organisa, dit-on, le premier, ce système merveilleux de canaux qu'on voit encore aujourd'hui dans cette province. On répète parmi le peuple, encore en ce moment, que les récoltes de ce petit bassin suffiraient pour nourrir toute l'Égypte, si le Nil ne montait pas assez pour inonder le pays. » — Ibn Abdolhakam, *Libellus de historia Egypti*, p. 15, raconte diverses fables sur le tombeau de Joseph enseveli d'abord sur les bords du Nil. Osburn, *Monumental History of Egypt*, t. II, p. 89, prétend qu'il existe à Saqqarah (Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, t. IV, Blatt 101, n° 15), un tombeau de Joseph ou de son successeur, lequel aurait porté son nom, qu'on y lit *Ei-suf*, « il vint pour sauver. » Mais ce rapprochement n'est guère plus admissible que celui qu'il fait, t. I, p. 301, du nom d'un prince égyptien appelé *Peh-nu-ka* (Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, t. III, Blätter 45-48, n° 15) avec le mot פֶּנְנָה, *pa'enêah*, Gen., XLII, 45, qu'il traduit : « *He who flees from adultery.* » — Sur le caractère de Jacob et de Joseph, voir A. H. Niemeyer, *Charakteristik der Bibel*, 5 in-8°, t. II, 5^e édit., Halle, 1795, p. 260-314 et 326-390.

CHAPITRE II.

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.

Joseph, fils de Rachel, l'épouse préférée de Jacob, inspirait à son père un amour plus tendre que le reste de ses frères. Jacob lui témoigna sa prédilection en lui donnant une robe de diverses couleurs, *tunicam polymitam*¹. Les étoffes de cette époque étaient généralement unies, blanches, pourpres ou noires; mais les Sémites estimaient davantage les vêtements à diverses teintes, ou plutôt, fabriqués avec divers morceaux d'étoffes de différentes couleurs. Les tombeaux de Beni-Hassannous représentent des Amou vêtus de cette manière, portant des habits à raies bleues, rouges, blanches², qui nous permettent de nous figurer ce qu'était la *tunica polymita* de Joseph. « On fait encore la même chose aujourd'hui (en Orient) pour les enfants préférés. Des étoffes pourpres, écarlates et autres sont souvent cousues ensemble avec beaucoup de goût. Quelquefois les enfants des Musulmans ont des vestes brodées d'or et de soie de diverses couleurs³. »

Ce témoignage de préférence donné par Jacob à Joseph excita la jalousie de ses frères, déjà mal disposés à son égard par les plaintes qu'il avait faites de leur mauvaise conduite. Le récit de deux songes qui présageaient sa grandeur future⁴ acheva de les aigrir contre lui. Leur haine ne

¹ Gen., XXXVII, 3.

² Voir tome I, les robes des Amou et de leurs femmes.

³ J. Roberts, *Oriental Illustrations of the Sacred Scriptures*, in-8°, Londres, 1835, p. 43.

⁴ Gen., XXXVII, 5-10.

recula pas devant le crime et quand « le songeur, » loin de son père, vint les rejoindre à Dothain où ils faisaient paître leurs troupeaux, ils résolurent de se défaire de lui.

La route de Damas en Égypte, par la plaine d'Esdrelon, s'enfonce, au sortir de cette plaine, dans un défilé, le seul praticable de la chaîne septentrionale des montagnes d'Éphraïm. C'est là qu'était située Engannim, aujourd'hui *Djénin*. Au delà de Djénin, après avoir traversé un plateau, se trouve Tell Douthan, l'ancienne Dothain, « la double citerne. » La position en est exactement fixée par le livre de Judith¹. Elle a été reconnue de nos jours par Robinson².

Dothain était un endroit excellent pour faire paître les troupeaux. La fertilité en était admirable³. Aujourd'hui on n'y rencontre guère que des cactus, mais il y a peu d'années seulement, c'était un véritable verger, planté de citronniers, d'orangers et de grenadiers⁴. On y voit encore plusieurs puits. Ils sont décrits de la manière suivante par M. Anderson : « Les nombreuses citernes, taillées dans le roc, qu'on trouve partout [à Dothain], devaient fournir [aux frères

¹ Judith, iv, 5; vii, 3.

² E. Robinson, *Later Biblical Researches*, in-8°, Londres, 1856, p. 122.

³ « C'est maintenant, dit Robinson, un beau Tell verdoyant, avec une fontaine au bas du monticule, au sud... Il est évident que les frères de Joseph connaissaient bien les meilleurs pâturages. Ils avaient épuisé ceux de Mûkhna, près de Sichem (Naplouse), le *prædium Joseph*, cf. Gen., xxxvii, 14 et xxxiii, 19; xlviii, 22 (?); Josué, xxiv, 32; Joa., iv, 5), et ils étaient alors allés aux pâturages meilleurs encore de Dothan. » Robinson's *Journey in Palestine*, dans le *Journal of Sacred Literature*, octobre 1853, p. 17-18. — « Ce Tell était autrefois habité, dit Thomson, *The Land and the Book*, 1870, p. 466, et au bas était une fontaine où les frères de Joseph doivent avoir abreuvé leurs troupeaux. Le voisinage fournit d'excellents pâturages. »

⁴ Ils ont été détruits par les troupes du Kaïmakan (gouverneur) de Naplouse, lors de la prise d'Arrabéh, il y a une quinzaine d'années. Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, 1875, t. II, p. 219.

de Joseph] une fosse commode pour l'y descendre, et comme ces citernes ont la forme d'une bouteille, avec un orifice étroit, il était impossible, à celui qui y était emprisonné, d'en sortir, à moins qu'on ne lui portât secours. Les citernes sont toutes actuellement en mauvais état et ne peuvent être utilisées¹. »

Avant le voyage de Robinson, on plaçait à tort Dothain au sud de Safed, au nord du lac de Tibériade, à *Khan Djoubb Yousouf* ou « Khan de la fosse de Joseph. » Les historiens de l'époque des croisades font déjà mention de ce Khan².

Lorsque Joseph arriva auprès de ses frères, ils le dépouillèrent de sa tunique de diverses couleurs et le descendirent dans le puits, qui était alors à sec, pour l'y faire mourir de faim. Beaucoup de puits de la Palestine sont desséchés pendant la saison d'été; de là vient que le mot *bôr*, « puits, » signifie aussi bien prison que citerne dans les langues orientales. Il y reste cependant presque toujours un peu de

¹ Anderson, *The Survey of Palestine*, dans *The Recovery of Jerusalem*, in-8°, Londres, 1871, p. 463. — Sur Dothain, voir aussi Conder, *Tentwork in Palestine*, 2 in-8°, Londres, 1878, t. I, p. 107.

² Brocardus, *Descriptio Terræ Sanctæ*, c. v, dans Ugolini, *Thesaurus*, t. VI, col. mxxxv; Abulfeda, *Tabula Syriæ arabice et latine*, in-4°, Leipzig, 1766, p. 83-84. Le puits est décrit dans Burckhardt, *Travels in Syria*, in-4°, 1822, p. 318 : « On montre ici, dit Burckhardt, le puits dans lequel Joseph fut descendu par ses frères; il est situé dans une petite cour à côté du Khan; il a environ trois pieds de diamètre et au moins trente pieds de profondeur. On me dit que le fond en était taillé dans le roc; ses parois sont bien unies par un travail de maçonnerie, autant que je pus en juger. L'eau n'y tarit jamais, circonstance qui rend difficile à croire que ce soit le puits dans lequel fut jeté Joseph. » Les voyageurs qui se rendent à Safed font ordinairement halte au Khan Djoubb Yousouf, à cause de ce puits qui lui fournit une bonne eau. C'est ainsi que nous nous y sommes arrêtés le 3 avril 1888. Le puits est à droite du Khan; quelques mètres plus bas, il y a une vasque d'eau pour les bêtes. — Ed. Robinson montre dans ses *Biblical Researches*, Boston, 1841, t. III, p. 316-317, que Dothain ne pouvait être à Khan Djoubb Yousouf.

bourbe et beaucoup d'humidité, ce qui en rend le séjour très malsain et très pénible¹.

Pendant que Joseph attendait la mort au fond de la citerne, ses frères s'assirent pour prendre leur repas, mais leur cœur n'était pas en paix. Ils virent alors une caravane de marchands madianites² qui traversaient la petite plaine pour se rendre en Égypte. Ces trafiquants venaient des montagnes de Galaad; ils avaient franchi le Jourdain vis-à-vis de Bethsan et ils suivaient la route ordinaire qui mène de ces contrées dans la vallée du Nil, comme la suivent encore aujourd'hui leurs descendants, adonnés au même trafic³. « Nous y vîmes longeant la vallée, dit un voyageur anglais, M. Clarke, une caravane d'Ismaélites, qui venaient de Galaad, comme aux jours de Ruben et de Juda : leurs chameaux étaient chargés d'aromates, de baume et de myrrhe, et ils auraient certainement acheté volontiers un autre Joseph à ses frères pour le conduire en Égypte et le vendre comme esclave à quelque Putiphar⁴. »

L'égyptologie confirme d'une manière frappante tout ce que nous dit l'Écriture sur la caravane madianite et sur les parfums qu'elle allait vendre en Égypte. « On doit aller en Égypte, dit M. Ebers, pour retrouver ces traces mortes ou figées d'une race depuis longtemps disparue; il faut y voir les enfants d'Ismaël, à la peau brunie, qui conduisent de l'Orient en Égypte des chameaux richement chargés, si

¹ Cf. Jer., xxxviii, 6; Psal. xxxix (hébreu, xl), 3.

² Le nom de Madianites s'échange, dans le récit de la Genèse, xxviii, 25, 28, 36, avec celui d'Ismaélites. C'est parce qu'ici ou tous les deux ou au moins l'un des deux est employé, non comme nom de peuple, mais comme synonyme de marchand, de même que le mot Chananéen pour Phénicien, Prov. xxxi, 24. Cf. aussi Jud., viii, 3, 24.

³ Thomson, *The Land and the Book*, 1870, p. 460.

⁴ E. D. Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, 2^e édit. in-4^o, t. II, 1813, ch. xv, p. 512-513.

l'on désire observer sous une forme vivante quelque chose de la vie antique. Nulle part ailleurs, *autrefois* n'est aussi semblable à *aujourd'hui* que sur ces routes qui conduisent les caravanes sur les rives du Nil¹. Plus nous étudions l'histoire authentique dans les monuments figurés et les documents écrits, plus nous voyons l'Égyptien attaché à son sol et plein de répugnance pour les voyages lointains. Ce qu'il avait besoin d'acheter à l'étranger, il se le procurait par ces navigateurs du désert, amis des grands chemins, dont l'un disait à Niebuhr, il n'y a pas un siècle : « Peu nous importe » la ruine de tout l'univers, pourvu que l'Égypte subsiste. »

» D'un autre côté, il est certain que la civilisation égyptienne, telle qu'elle nous est connue par les monuments pharaoniques, ne pouvait se passer d'une multitude d'objets qu'il ne lui était possible de tirer que de l'Orient. De ce nombre sont les substances résineuses et les aromates qui étaient indispensables pour la momification des cadavres; le bois de cèdre, que nous voyons sous le nom de *as*², employé à toutes sortes d'usages et spécialement à la construction des barques; le bitume, et enfin l'encens et les parfums nécessaires, dès les temps les plus reculés, non seulement pour le culte, mais aussi dans la vie privée, où l'on s'en servait avec raison dans les maladies contagieuses, en brûlant, pour purifier l'air, des bois odorants apportés de la Palestine orientale et de l'Arabie. C'est ce qu'attestent des milliers de passages des inscriptions. Celles qu'a publiées Dümichen³, du laboratoire d'Edfou, suffisent pour constater que les Égyptiens avaient besoin, uniquement pour les

¹ Voir Movers, *Das phönizische Alterthum*, 1856, III Theil, I Abth., p. 314-336.

² Voir Chabas, *Revue archéologique*, juillet 1861, t. IV, p. 47 et suiv.

³ Dümichen, *Tempelinschriften*, 2 in-f^o, Leipzig, 1867, t. I, Edfou, Taf. LI-LXXV; *Geographische Inschriften*, in-f^o, Leipzig, 1867, Taf. LXXX-c.

usages religieux, d'une multitude d'aromates et de parfums venus de l'étranger¹. »

La stèle appelée par E. de Rougé stèle de Ramsès XII², à la Bibliothèque Nationale, nous représente ce roi offrant à un dieu une cassolette embrasée. L'inscription placée au-dessous porte : « Il offre de l'encens à son père le dieu Khons³. » Les représentations de ce genre sont innombrables, à toutes les époques de l'histoire pharaonique.

Le *grand papyrus Harris* mentionne, parmi les présents faits par Ramsès III au temple de ses dieux, soixante-deux amphores d'encens blanc; trois cent huit mille quatre-vingt-treize mesures d'encens; quatre-vingt-treize amphores et onze cents *hins* de baume doux; sept cent soixante-dix-huit amphores d'encens à brûler; trente et une amphores de baume rouge, etc.⁴.

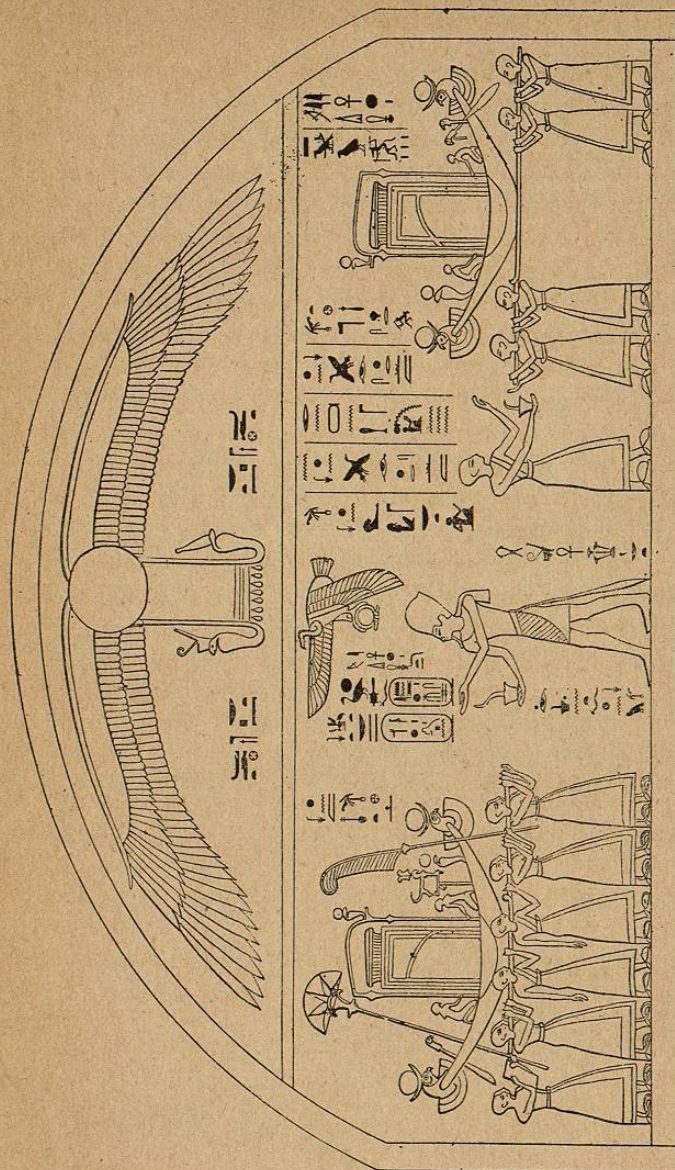
Il est question de parfums jusque dans la demeure des morts. Dans un papyrus du Louvre, le papyrus d'A-men-m-saou-f, l'âme du défunt est représentée offrant des parfums à trois divinités du ciel inférieur, au dieu Bennu, dieu grand, à tête de héron, qui lui donne en échange les mets de sa

¹ Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, t. 1, p. 288-289.

² E. de Rougé avait cru que la stèle portait le nom de Ramsès XII; elle porte en réalité le nom de Ramsès II. Voir A. Erman, *Die Bentresch-stele*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1883, p. 34-60.

³ Voir figure 1. Cf. E. de Rougé, *Études sur une stèle égyptienne*, dans le *Journal asiatique*, septembre-octobre 1856. On voit des scènes semblables représentées dans la *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. 1, pl. 11, n° 4; pl. 16, nos 1 et 2, coloriées; t. II, pl. 35, n° 1; pl. 36, n° 7; t. III, pl. 52, 59, 60, 61; t. IV, pl. 9, 26, etc.; G. Rawlinson's *Herodotus*, 1858, t. II, figure 4, p. 62; figure 1, p. 102, etc.

⁴ *Great Papyrus Harris*, dans les *Records of the past*, t. VI, p. 45, 46. Voir les nombreux parfums donnés à Héliopolis, p. 62, 64-65, 67, 68. Cf. S. Birch, *Observations on the statistical tablet of Karnak*, dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*, second Series; 1863, t. VII, p. 65, 66.



1. — Offrande de parfums à un dieu. Stèle de la Bibliothèque Nationale.

table; au dieu seigneur de la crainte, à double tête de serpent, et au dieu seigneur de Ta-doser, qui détruit les iniquités, dont la tête est remplacée par une plume, emblème de la justice¹.

On se servait aussi de gommés dans la préparation des couleurs. On lit dans le *Livre des morts* : « Peint avec du *hesteb* dans une solution de gomme². » Les inscriptions de la chambre du trésor de Rhampsinit nous apprennent que la gomme employée venait de l'Arabie. Entre deux arbres d'Arabie bien connus est représenté un monceau de grains de gomme avec la légende : *Kami-u en Punt*, « gomme d'Arabie³. »

La consommation d'aromates qui se faisait en Égypte était donc très considérable et il fallait de nombreuses caravanes pour approvisionner le pays. L'auteur sacré nous fait connaître quels étaient les parfums que les marchands ismaélites, que nous venons de rencontrer à Dothaïn, portaient sur leurs chameaux : c'étaient du *nek'oï*, du *şôri* et du *lot*⁴. Les monuments égyptiens confirment ou même éclaircissent ce que nous dit ici la Bible.

Les anciennes versions ont considéré le mot *nek'oï* comme un terme générique désignant les parfums⁵; mais il n'est guère permis de douter que le *nek'oï* ne soit une espèce

¹ Devéria, *Manuscrits égyptiens du Musée du Louvre*, in-12, Paris, 1875, Pap. I, § 8, p. 4-5.

² Lepsius, *Das Tottenbuch der Aegypter*, in-4^o, lithographié, Leipzig, 1842, c. 165, 12.

³ Dümichen, *Historische Inschriften altägyptischer Denkmäler*, in-f^o, Leipzig, 1867, pl. xxxii; Ebers, *Aegypten und die Bücher Moses's*, t. 1, p. 291. Sur les aromates en général et en particulier sur ceux qu'on apportait de Punt, voir Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, dans la *Revue historique*, janvier 1879, p. 4-6, 10, 22-24, 25-26, 27, etc.

⁴ נֶכֶחַי, שֹׁרִי, לוֹט. Gen., xxxvii, 25.

⁵ Les Septante traduisent θυμαύματα; la Vulgate, aromata.